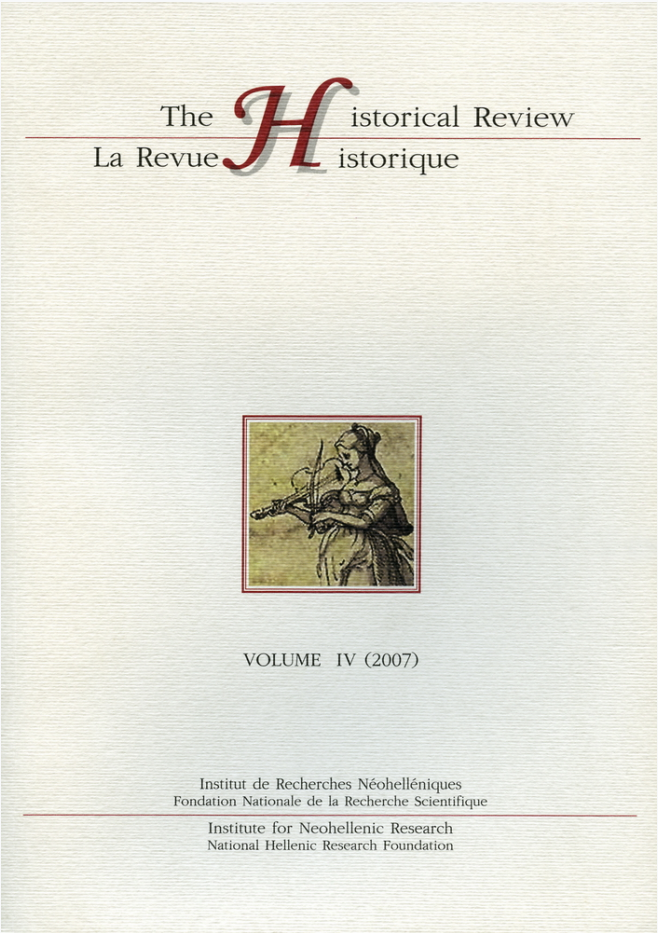
ePublishing

ΕΘΝΙΚΟ ΚΕΝΤΡΟ ΤΕΚΜΗΡΙΩΣΗΣ
NATIONAL DOCUMENTATION CENTRE

The Historical Review/La Revue Historique

Vol 4 (2007)

Vol 4, No (2007)



La différenciation du comportement grec vis-à-vis des Bulgares vers le milieu du XIXe siècle –Problèmes de nationalismes–

Alexis Politis

doi: 10.12681/hr.210

To cite this article:

Politis, A. (2008). La différenciation du comportement grec vis-à-vis des Bulgares vers le milieu du XIXe siècle –Problèmes de nationalismes–. *The Historical Review/La Revue Historique*, *4*, 105–118. https://doi.org/10.12681/hr.210

https://epublishing.ekt.gr | **e-Publisher:** EKT | **Downloaded at:** 19/12/2025 07:25:11

LA DIFFÉRENCIATION DU COMPORTEMENT GREC VIS-À-VIS DES BULGARES VERS LE MILIEU DU XIXe SIÈCLE
–PROBLÈMES DE NATIONALISMES–

Alexis Politis

RÉSUMÉ: L'intelligentsia grecque découvre et codifie pour la première fois les revendications nationales du peuple bulgare assez tard, dans les années qui suivent la guerre de Crimée, à une époque où elle rêvait d'un empire national grec, et toute revendication territoriale lui paraissait hostile. Comme la nationalité grecque était la première à se manifester dans les Balkans, et comme la Guerre de l'Indépendance en 1821 avait attiré plusieurs Bulgares combattants –à cause de la religion commune et à cause du prestige de la langue et de l'éducation grecque pendant quatre siècles– les Grecs avaient de la difficulté à saisir le nationalisme de leurs voisins dans le cadre de nouvelles conditions historiques. Ils l'ont considéré comme provenant de leurs fautes: si les Grecs avaient manipulé mieux leur politique, le nationalisme bulgare n'aurait pas eu lieu. Les Grecs ont alors essayé de rappeler aux Bulgares les traits qui unissaient les deux races. En vain; car vers la fin du siècle les antagonismes nationaux devenaient encore plus durs: jamais un nationalisme n'a pu se réaliser sans donner lieu à des conflits violents avec son voisinage, jamais les adversaires n'ont limité leur champ de bataille à la théorie ou la littérature.

Je tiens à préciser dès l'abord d'une part que mon expérience en la matière repose sur des lectures occasionnelles et des rencontres fortuites et qu'elle ne s'inscrit pas dans le cadre de quelque étude plus étendue; et d'autre part, que mon domaine de recherche est l'histoire néohellénique et non pas l'histoire bulgare. Il convient donc, dans cette optique, de considérer ma démarche comme une tentative –rien de plus– de disposer dans un ordre historique mes connaissances et mes notes afférentes.[1]

Commençons par quelques données immédiates: dans les années qui suivent la Guerre de Crimée, l'intelligentsia grecque découvre et codifie pour la première fois, si je ne m'abuse, les revendications nationales du peuple bulgare.[2]

[1] Voir aussi Gunnar Hering, "Die Bulgaren in den Schriften griechischer Intellektueller in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts", *Nostos. Gesammelte Schriften zur südosteuropäischen Geschichte*, ed. Maria A. Stassinopoulou, Frankfurt am Main: Peter Lang, 1995, pp. 49-72.

[2] Jusqu'en 1850, la partie grecque n'éprouvait nullement le besoin de s'opposer à ce qui se passait dans le pays voisin. Voir à ce propos l'excellent travail de Nadia Danova, "Les Bulgares vus par les intellectuels grecs à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècles", *Πνευματικές και πολιτισμικές σχέσεις Ελλήνων και Βουλγάρων από τα μέσα του ΙΕ΄ έως τα μέσα του ΙΘ΄ αιώνα. Kulturni i Literaturni obnošeni, ja meždu Gărci i Bălgari ot sredata na*

La surprise que provoque cette découverte n'est pas précisément agréable, loin s'en faut! L'élément majeur, sous l'angle de l'analyse qui suivra, est que l'intelligentsia grecque ne paraît disposer ni des possibilités ni des données qui lui eurent permis d'appréhender les dimensions réelles du phénomène. En d'autres termes, elle ne ressent pas la genèse –ou plutôt l'emprise– de la conscience nationale sur une nation voisine comme le fait d'une tendance plus générale dont les Grecs seront pourtant les premiers à bénéficier, mais bien comme une aliénation résultant soit d'erreurs qu'auraient commises les Grecs, soit de visées coupables d'étrangers exhortant les bulgares à jouer en jet dont eux-mêmes subiront le préjudice.

> Rien que d'y songer m'afflige! Jadis, lorsque la nation hellénique était réduite à l'état d'esclavage, les provinces paradanubiennes se prévalaient de leur grécité, la Serbie nous était fraternelle et, au grand jamais, la Bulgarie ne s'est démarquée à notre égard, tandis que la Thrace et la Macédoine tiraient fierté d'être considérées comme des provinces spécifiquement grecques. Or, après la libération, cette portion congrue de la Grèce, renfermée dans ses frontières étroites vivait en recluse, nourrissant d'humbles passions et vaquant à ses petites tâches quotidiennes, tandis que d'effrontés voleurs ravissaient un à un les joyaux de sa couronne nationale.

XV do sredata na XIX vec. I. Grăcko-Bălgarski Simpozium [Relations spirituelles et politiques des Grecs et des Bulgares depuis le milieu XVe siècle jusqu'au le milieu XIXe siècle], Thessalonique 1980, pp. 157-167.

De ce point de vue, l'ouvrage d'André Papadopoulos-Vretos, *La Bulgarie ancienne et moderne, sous les rapports géographique, historique, archéologique et commercial*, Saint Petersbourg 1856, est également très caractéristique: rédigé avant 1852 (voir à ce propos p. 4 dans le texte), cet exposé atteste d'un souci manifeste d'objectivité. Je citerai à titre indicatif que le Tsar Jean auquel, dès Byzance, les sources grecques se réfèrent sous le vocable "Skilojani" [Jean-le-chien] est ici évoqué comme "Kalojani" [Jean-le-bon], p. 81, conformément donc au point de vue bulgare. Cependant, je n'ai fait aucune recherche quant à la question de savoir si cet ouvrage de Papadopoulos a donné lieu à quelque réaction –positive ou négative. C'est dans cette même lignée à peu près que s'inscrit aussi le livre de Harilaos Démopoulos, *Ἐπιθεώρησις τῶν ἀνατολικῶν ἐθνῶν. Β΄. Βούλγαροι* [Revue des Nations Orientales, II. Les Bulgares], Braila 1866: un cas difficilement explicable pour l'époque et qui requiert donc une recherche particulière. (À noter que la seule critique dont j'aie connaissance consiste en une attaque très vive, en effet, mais portant surtout sur les aspects linguistiques de l'ouvrage et ne contenant guère qu'une seule allusion, d'ailleurs fort vague: voir K. G. Stavridis, *Ἐπίκρισις τῶν ἐν τῇ ἱστορίᾳ τῶν Βουλγάρων ἰδεῶν καὶ τοῦ λεκτικοῦ τοῦ καθηγητοῦ Χ. Δημόπουλου* [Critique des idées et du langage du Prof. H. Démopoulos à travers son histoire des Bulgares], Braila 1866, p. 5).

L'extrait ci-dessus, dû à la plume du professeur libéral de Droit constitutionnel, N. I. Saripolos (1865),[3] évoque les deux éléments que nous avons soulignés: les Grecs libres s'épuisent à d'"humbles passions", tandis que des "voleurs" –c'est-à-dire des gens qui ne disposent pas de droits légitimes– leur dérobent tout ce qui leur appartient.

Quelques années plus tard, en 1877, André Syngros, qui occupe une fonction dirigeante dans les milieux de la diaspora grecque capitaliste, est plus précis dans sa formulation:

> Il y a quinze ans encore, il n'était pas un Bulgare, même parmi les plus cultivés d'entre eux, qui eût songé à établir la distinction entre races bulgare et grecque; pas un d'entre les hommes de culture qui ne parlât ou n'étudiât le grec. Comment expliquer dès lors cette haine inexorable qui s'est développée depuis entre les deux races? Le responsable en est connu: le doigt étranger... Si tôt qu'il disparaîtra, disparaîtront aussi les causes du conflit... Il faut que l'entente soit rétablie.[4]

On sait qu'effectivement cette unité existait ou, plus précisément, qu'il n'y avait pas de différenciations. Dans le contexte de la discrimination majeure qui sévissait naguère entre orthodoxes et musulmans (ou plutôt non-orthodoxes), Grecs et Bulgares faisaient partie du même camp; les distinctions sur le plan de la langue, de la région, de la civilisation ou de la profession pouvaient aisément être dépassées grâce à l'appartenance commune à l'orthodoxie.[5] Et étant donné

---

[3] N. I. Saripolos, *Τὰ μετὰ θάνατον* [Œuvres posthumes], Athènes 1890, p. 420. Le passage cité est extrait d'un "Mémoire portant sur le clergé inférieur et l'éducation", soumis en 1865 au Ministre C. Lombardos.

[4] André Syngros, "Μελέτη ἐπὶ τῆς σημερινῆς θέσεως τοῦ Ἑλληνισμοῦ" [Étude sur la condition actuelle de l'hellénisme], *Απομνημονεύματα* [Mémoires], Vol. III, Athènes 1908, p. 279. La première édition de l'article en est parue en 1877, sous forme d'annexe au périodique *Ἑστία*, avec la mention suivante: "Le présent traité nous a été adressé par un patriote grec vivant à l'étranger, qui prend également en charge les frais d'édition de sorte que nous soyons en mesure de le diffuser gratuitement parmi les abonnés d'Estia."

[5] Je n'ai jamais rencontré, dans mes lectures, une formulation plus claire du double sens que revêt le mot "nation", que chez Ignace de Hongrovalachie, en 1815: "Les Grecs, les Bulgares, les Valaques, les Serbes et les Albanais composent actuellement une Nation, chacun d'eux parlant sa langue propre. Tous ces peuples cependant, de même que tous les autres établis en Orient, unis dans la foi et l'Église, composent un corps et une nation sous le nom de Grecs ou Romaioi. Ainsi, lorsque l'administration ottomane s'adresse à l'ensemble de ses sujets chrétiens-orthodoxes, elle les appelle sans distinction Roum, et le Patriarche est toujours appelé Patriarche des Roum. Par contre, lorsqu'elle s'adresse en particulier à l'un de ces peuples, elle fait mention distincte de son nom principal." Voir *Ἀπολογία ἱστορικὴ καὶ κριτικὴ ὑπὲρ τοῦ ἱεροῦ κλήρου τῆς ἀνατολικῆς Ἐκκλησίας κατὰ τῶν συκοφαντιῶν τοῦ*

qu'en raison de la hiérarchie ecclésiastique, du commerce et –plus tard, vers la fin du XVIIIe siècle– du réseau de l'enseignement, les populations hellénophones composaient la couche dominante des rayas, l'unité avec les Bulgares ou les autres peuples des Balkans se réalisait moyennant l'"hellénisation" de ces derniers. C'était les Bulgares qui apprenaient le grec dans le but de se hisser aux échelons supérieurs de la pyramide sociale dont ils faisaient partie.

L'on sait aussi que la renaissance de la conscience nationale bulgare a pris source, précisément, dans l'opposition que suscitait chez d'aucuns cette "hellénisation" de leurs compatriotes. Si les Bulgares voulaient affirmer leur identité nationale, il fallait qu'ils se détachent de l'éducation grecque comme aussi –sous quelque prétexte spécieux– de l'Église grecque.

Et de fait, c'est surtout sur ce dernier point, que s'est fixée la réaction grecque, insistant sur l'unité de l'Église (volontiers considérée comme supranationale) et sur la valeur des lettres grecques en tant que telles ou en tant qu'expression d'un idéal universel.

Voyons de plus près ce dernier argument, la valeur des lettres grecques:

En 1851, alors que le conflit entre les deux ethnies est fermement engagé à Philippoupolis/Plovdiv, Georges Tsoukalas vient au secours de la partie grecque en écrivant une "Description historiogéographique de la province de Philippoupolis", dans laquelle il recourt à des indices archéologiques, mais aussi à ses propres conjectures ethnologiques pour prouver (ou tenter de prouver –le résultat n'entre pas en ligne de compte ici) la grécité de la ville et de la région. On y lit, par exemple: "Mais les Bulgares d'aujourd'hui, ceux surtout qui ont bénéficié de l'éducation et de la culture grecques, identifiés dès lors aux Grecs, constituent une partie honorable de l'Empire..."[6]

Νεοφύτου Δούκα, συγγραφεῖσα ὑπὸ Κυρίλλου Κ. [Apologie historique et critique en défense du clergé de l'Eglise orientale contre les calomnies de Néophyte Doukas, rédigée par Cyrille C.], Vienne 1815, p. 108. Ignace s'efforce de pallier la contradiction flagrante en distinguant le terme "Hellène" de "Romaios" ou "Grec".

[6] G. Tsoukalas, *Ἱστοριογεωγραφικὴ περιγραφὴ τῆς ἐπαρχίας Φιλιππουπόλεως* [Description historiogéographique de la province de Philippoupolis], Vienne 1851, p. 48 (et édition anastatique, sans les deux cartes que comprend l'original, Thessalonique 1980). Tsoukalas qui, dans sa signature, précise toujours le lieu de son origine (Zanthe), cherche dans ce premier ouvrage à minimiser autant que possible le conflit entre Bulgares et Grecs qui s'était déjà manifesté à Philippoupolis. Son exposé reflète l'intention d'ignorer non seulement le problème, mais aussi le fait même de la présence de Bulgares dans la ville: "Il est rare de trouver un homme de condition bulgare sexagénaire qui soit natif de Philippoupolis, car –comme on a dit– il s'agit de ces quelques cas de personnes qui, par un

Les troubles s'aggravent cependant dans la ville. Quelques années plus tard, en 1860, la partie grecque se voit contrainte de se défendre plus vigoureusement. Dans un texte anonyme que l'on supposait devoir à un groupe de Grecs amis de la Thrace, un homme de lettres Grec, originaire de Smyrne, Ikessios Latris, écrit ce qui suit:

> L'Église, la Patrie, la Langue et l'Histoire sont sans conteste un trésor inestimable et garant de la santé durable de ces régions. En tant que coreligionnaires et compatriotes, si vous êtes pour une part de gens d'une même race, du point de vue de l'origine –d'après ce que nous savons et que nous croyons– et réellement fidèles à l'Église nationale [...] aimez et recommandez instamment autour de vous l'étude et l'usage de la langue et de la culture grecques, abjurant les idées et les machinations séparatistes [...] comme vous le faisiez auparavant avant que d'être égarés. Pour une autre part, si vous considérez comme étant d'une race différente parce que parlant une autre langue et parce que des étrangers vous y incitent dans leur intérêt; il convient néanmoins que vous en fassiez autant [c'est-à-dire que vous appreniez aussi la langue grecque],

---

concours de circonstances, se sont établis à Philippoupolis au début du siècle et qui bénéficient des même droits que les natifs.", *op. cit.,* p. 45; et ailleurs: "Dans l'enceinte de la ville, presque tous les habitants sont de purs Grecs, exception faite de quelques rares familles bulgares ayant émigré récemment d'une bourgade appelée Avradala [...] encore que la moitié à peine d'entre ces derniers soient de purs Bulgares; car, pour la plupart, s'étant mêlés avec les natifs, ils se sont complètement hellénisés depuis plusieurs années. C'est ainsi que l'on peut trouver deux frères qui, étant tous deux de mère grecque, soient l'un de père grec aussi et l'autre, bien que de père bulgare, tout aussi grec que le premier sur le plan de l'éducation, de la langue, du comportement, du mode de vie etc.", *op. cit.,* p. 4. L'expression "homme de condition" que l'on relève dans le premier extrait d'une part, et les allusions à l'éducation, au comportement de l'autre, me semblent assez révélatrices d'une différence de civilisation, d'une différence sociale surtout: pour les Grecs ou les bourgeois bulgares hellénisants, il était évidemment exclu que de "purs" Bulgares ne fussent jamais "hommes de condition"; tout au plus pouvait-il s'agir de travailleurs saisonniers, de domestiques ou de paysans.

J'ajouterai que, pour autant que je sache, G. Tsoukalas est le premier à tenter d'ériger en principe la soi-disant infériorité "raciale" des Bulgares: "Un examen attentif de l'histoire depuis leur apparition sur les territoires d'Europe vous apprendra, non sans surprise, que cette gent n'a presque jamais été établie durablement en quelque région précise du continent etc., jusqu'à son extermination par le sultan Mourat Ier et son fils Vajasit, en 1396. Ces hommes vivaient en nomades, plantant leurs tentes ici et là, au gré de leur errance [...] Comment vouloir, dès lors, que ce peuple ait conservé une nationalité pure?", *op. cit.,* p. 47. On remarquera que la discrimination (raciale) est ici fondée sur le schéma nomade/sédentaires qui, à cette époque, impliquait en tout cas une différenciation sociale.

> avec plus d'assiduité encore, car l'intérêt commun du pays et des chrétiens exige qu'il en soit ainsi.[7]

Douze ans plus tard, Th. Asklipiadès s'exprime plus catégoriquement; né a Skoplje de Macédoine, mais vivant à Athènes, où il a imprimé son œuvre. Nous sommes alors en 1872: la rupture est réelle désormais, définitive. Cependant, l'on persiste à considérer que l'ennemi, ce ne sont pas les Bulgares, l'existence effective d'une nationalité distincte, mais bien le "doigt étranger", à savoir le panslavisme: ce sont les panslavistes donc qui ne veulent ni des écoles, ni de la culture grecques, convaincus que les peuples de l'Orient ne doivent pas concevoir l'idée de la liberté et de l'égalité établie sur la base de la valeur "propre de chacun; ils doivent être uniquement inspirés par les passions raciales et la division", tandis que les "écrivains grecs" (c'est-à-dire les classiques de l'Antiquité) enseignent au contraire "l'idée de la liberté sacrée et de la fraternité", ils exaltent "le caractère sacré de la Patrie et de la Liberté", et c'est bien pour cette

---

[7] [Ikessios Latris], *Πρὸς τοὺς ἐν Θράκῃ καὶ ἀλλαχοῦ συμπατριώτας, τοὺς καλούντας ἑαυτοὺς Βουλγάρους. Ἐπιστολὴ Α΄* [Aux compatriotes établis en Thrace et ailleurs qui se considèrent eux-mêmes comme Bulgares. Lettre première], [à la fin]: *1η Μαΐου 1860. Τινὲς φιλόθρησκοι ὁμογενεῖς* [1er mai 1860. Quelques compatriotes, amis de la religion]. On observera cependant que, bien que des conflits violents aient déjà éclaté, de nombreux Grecs jugeaient plus opportun d'adopter une attitude conciliatrice, estimant sans doute qu'un rapprochement serait préférable à la rupture. C'est ainsi que, dans son second livre, où il dénonce ouvertement les protagonistes de la propagande bulgare, G. Tsoukalas n'en recourt pas moins au ton le plus affable lorsqu'il s'adresse à l'ensemble des Bulgares (ou pro-Bulgares), leur recommandant le respect envers l'Église et le sultan et, "envers tes semblables et co-religionnaires, Grecs et autres, l'amour fraternel et l'entente". Voir *Ἡ βουλγαρο-σλαβικὴ συμμορία καὶ ἡ τριανδρία αὐτῆς* [Le complot bulgaro-slave et son triumvirat], Constantinople 1859, p. γ΄. Il en va de même pour le directeur grec de l'École de Philippoupolis, Vlassios Skordilis: dans une brochure anonyme intitulée *Περὶ τοῦ τρόπου καὶ τῶν μέσων δι' ὧν πρόκειται νὰ μεταβληθεῖ ἡ Φιλιππούπολις εἰς Πλοβδίβ. Ὑπὸ τινος ἐν Φιλιππουπόλει διατρίβοντος ἀμερολήπτου* [De la manière et des moyens dont Philippoupolis risque d'être transformée en Plovdiv. Par quelqu'un de Philippoupolis qui a étudié la question en toute impartialité], Athènes 1860, il écrit: "Résidant depuis plusieurs années à Philippoupolis, j'ai examiné dans un esprit d'impartialité le conflit qui, malheureusement, s'y manifeste depuis quelque temps entre Grecs et Bulgares. Au départ, il m'était impossible de concevoir les raisons de cette discorde. Au fil du temps toutefois, j'ai pu approfondir la question et établir certaines comparaisons avec des cas semblables qui ont pu être observés en d'autres lieux et circonstances; et je n'ai guère tardé à comprendre où réside la cause profonde de ce conflit qui vient troubler l'entente de ces deux peuples. À présent donc, il faut que je parle.", p. 5. Et de préciser plus loin dans le texte que "la présente étude a pour objectif de rétablir et sauvegarder la concorde", p. 6.

raison que les panslavistes s'efforcent d'évincer la culture grecque, puisque leur objectif est de réduire les peuples des Balkans à la soumission.[8]

Liberté–Égalité–Fraternité... Cependant, deux pages plus bas, le même auteur observe que "si des livres didactiques spéciaux d'histoire étaient édités, enseignant l'origine grecque des habitants de ces régions, croit-on qu'il y aurait aujourd'hui un seul Bulgare à se prévaloir de cette origine tartare?"[9]

Je n'insisterai guère sur la question de l'unité supranationale de l'Église. Les extraits que j'ai cités plus haut sont éloquents à cet égard et d'ailleurs, une connaissance ne serait-ce que limitée des choses, nous permet de constater que l'argument majeur du Patriarche contre la revendication des Bulgares concernant l'acquisition d'une Église autonome fut basé, précisément, sur la conception selon laquelle l'Église est et doit demeurer supranationale. Le Saint Synode a condamné en tant qu'hérésie la théorie "raciale" qui voulait que

---

[8] Th. Asklipiadès, *Τὰ διὰ τῶν Βουλγάρων ἐν τῇ Ἀνατολῇ τεκταινόμενα* [Le complot des Bulgares en Orient], Athènes 1872, p. 84. La seule information que j'aie pu trouver sur la biographie de l'auteur, c'est qu'il a été licencié de l'École Patriarcale de Constantinople en 1869, voir Vas. Kremmydas, *Οἱ Μεγαλοσχολίτες (1863-1974)* [Les licenciés de la Grande École Patriarcal (1863-1974)], Athènes 2007, p. 57; à Athènes il était peut-être étudiant. Les caractères d'imprimerie du livre m'incitent à confirmer que le livre fut effectivement édité à Athènes. À l'étude de certains passages de cet ouvrage, l'on constate qu'Asklipiadès nourrissait sur cette question la même conception à peu près que celle dont attestent les autres témoignages évoqués. C'est ainsi, par exemple, qu'à propos de la préhistoire des conflits, il écrit: "Ce conflit entre Bulgares et Grecs, inconnu il n'y a guère, tant dans les capitales que les provinces, s'est progressivement étendu par la suite à des villes où la langue bulgare est quasi étrangère aux habitants. Les nouveaux apôtres du panslavisme ont trouvé protection auprès de ceux qui s'y sont installés récemment et ont bénéficié de l'aide de ces quelques Grecs qui, s'étant distingués conçoivent de la honte de s'appeler Bulgares. [...] Il en était ainsi, en tout cas, dans les provinces de Macédoine, mais surtout en Thrace, dans la période de 1836 à 1852.", pp. 22-23. Et plus loin: "Un ou deux ans après la guerre de Crimée, la haine des Bulgares contre les natifs Grecs s'accentuait de jour en jour [...]. Les Bulgares qui, naguère, vivaient parmi les Grecs en bonne entente sur pied d'égalité, se livraient à présent à toutes sortes de sévices contre eux.", p. 33.

Par contre, Hérocles Vassiadis qui vivait à Constantinople, s'avère nettement plus agressif. Il écrit en cette même année: "Qu'ont fait les notables bulgares? Ils ont déclaré une guerre implacable contre les lettres grecques, ils ont fermé les écoles grecques en Bulgarie, détruit les livres grecs et persécuté la langue grecque, de crainte que leurs semblables soient hellénisés. Et qui d'entre eux? Ceux précisément qui, grâce à l'éducation grecque, ont pu se distinguer de leurs semblables!" Voir *Θρακικός, ἤτοι περὶ ἀρχαίας Θράκης καὶ τῶν λαῶν αὐτῆς λόγος* [Thrakikos, ou Discours au sujet de l'antique Thrace et de ses peuples], Constantinople 1872, p. 60.

[9] Th. Asklipiadès, *op. cit.*, p. 88.

chaque ethnie puisse gérer de manière autonome ses affaires ecclésiastiques.[10] Je voudrais approfondir quelque peu ces comportements.

Pour les Grecs de l'époque, le problème majeur était en fait l'irrédentisme. Coincés dans les limites étroites du nouvel état hellénique, ils considéraient bien sûr les Ottomans comme leur ennemi primordial; c'était contre eux qu'avait été livrée leur lutte de libération et eux qui les avaient privés de leur liberté politique pendant près de quatre siècles. Les autres peuples balkaniques

---

[10] *Οἰκουμενικὸν Πατριαρχεῖον. Ἔγγραφα πατριαρχικὰ καὶ συνοδικὰ περὶ τοῦ συνοδικοῦ ζητήματος (1852-1873)* [Patriarcat Œcuménique. Documents du Patriarcat et du Synode concernant la question bulgare (1852-1873)], édition supervisée par M. I. Gédéon, Constantinople 1908, pp. 392 s.: "Ἔκθεσις διαφωτίζουσα τὴν ἑτεροδιδασκαλίαν τοῦ ἐθνοφυλετισμοῦ" [Exposé sur l'hétérodoxie du nationalisme] (de 1872). Au sujet du "Parti Nationaliste", Démètre Aristarchis, *Τὸ βουλγαρικὸν ζήτημα* [La question bulgare], Vol. IV, Athènes 1876, pp. 72 s. et, sur l'unité de l'Église, *op. cit.*, Vol. II, 1875, pp. 124 s. D'ailleurs, depuis 1860, le patriarcat soulignait les dangers auxquels s'exposeraient les Bulgares s'ils se laissaient persuader par les propositions perverses d'autonomie ecclésiastique. Voir *Πραγματεία περὶ τῆς κανονικῆς δικαιοδοσίας τοῦ Οἰκουμενικοῦ Πατριαρχικοῦ Θρόνου ἐπὶ τῶν ἐν Βουλγαρίᾳ Ὀρθοδόξων Ἐκκλησιῶν. Ὑπὸ Γρηγορίου τοῦ ἀρχιγραμματέως τῆς Ἱερᾶς Συνόδου τῆς τοῦ Χριστοῦ Μεγάλης Ἐκκλησίας* [Traité sur la juridiction canonique du Trône Patriarcal Œcuménique sur les Églises orthodoxes en Bulgarie. Par Grégoire Pavlides (Métropolite de Héraklia et Raidestos), Premier Secrétaire du St Synode de la Grande Église du Christ], Constantinople 1860, pp. 1-2: "Mais ce Trône, ô sacrilège, certains fils orthodoxes de l'Église ont osé le blasphémer le jour de Pâques, en l'église St Etienne, interrompant bruyamment l'office du Patriarche Œcuménique. D'aucuns qui ne prennent pas en considération les bienfaits énormes de ce Trône respectable à l'égard de la digne nation des frères chrétiens bulgares –qu'il s'agisse de la religion, des lettres, de la civilisation ou de tout autre apport moral– et dont atteste d'ailleurs clairement l'histoire, ne perçoivent pas non plus le précipice vers lequel les poussent les propositions de certains tiers qui alimentent intentionnellement leur haine contre leurs frères, afin d'isoler les Bulgares sur le plan ecclésiastique et de les inciter à se retirer de l'assemblée grecque avec laquelle ils sont cependant liés par le sang et par la foi, de sorte à les réduire à l'état de proie facile, du point de vue social et religieux."

En 1864, Efsthathios Kleovoulos s'efforcera plus précisément de redéfinir le concept "nationalité": j'évoque ici quelques passages parmi les plus caractéristiques du chapitre "Concept de la nationalité", de sa brochure polémique *Ὁ Βουλγαρισμὸς πρὸ τοῦ ἱστορικοῦ, τοῦ ἐθνοπολιτικοῦ καὶ τοῦ ἐκκλησιατικοῦ βήματος* [Le Bulgarisme face à la tribune historique, ethnopolitique et ecclésiastique], Constantinople 1864: "Partout et toujours, lorsque la propagande occidentale se rend compte que ses enseignements insolites n'ont guère de prise sur les peuples naïfs et vierges de l'Orient –religieux par excellence– elle aura recours au langage mielleux dont fit aussi usage le serpent d'Ève et leur offrira, en guise de pomme du paradis, les 'nationalités', dont on dit que 'ceux qui y mordent vivront comme

étaient considérés comme des peuples frères: n'avaient-ils pas combattu à leurs côtés pendant la Révolution? Et autant que les Grecs constituaient le principal fer de lance contre les Ottomans, les peuples frères (encore qu'ici il faudrait préciser qu'on ne saurait qualifier en ces termes les peuples balkaniques dans leur ensemble; à la faveur du recul, l'on se rend compte aujourd'hui que la "fraternité" en question fut surtout le fait de certains représentants isolés de ces peuples –réalité dont on n'eut pas conscience à l'époque) les peuples frères, disions-nous, ne paraissaient avoir aucune objection à leur "hellénisation". Les obstacles éventuels pouvaient être aisément surmontés puisqu'il s'agissait, comme évoqué plus haut, de distinctions régionales, de civilisation et "de classe"–si vous me permettez cet anachronisme...

C'est ce qui explique la surprise des Grecs, ce qui explique aussi la difficulté que l'on éprouva à admettre que les antithèses fussent déplacées en quelque sorte, étant portées désormais sur des bases nationales. Toutefois, au-delà de la surprise, il y eut sans doute aussi une prise de conscience intime non seulement de la réalité nouvelle, mais aussi des dangers qu'elle couvait fussent réels ou présumés.

Tant que l'antithèse majeure dans la question orientale demeura celle opposant chrétiens et ottomans, les choses paraissaient simples et l'issue tangible. Les Grecs se sentaient le vent dans les voiles, car ils prévalaient sur deux plans: sur le plan national, l'hellénisme était une puissance unificatrice grâce à plusieurs facteurs parmi lesquels l'héritage antique puis byzantin –à partir de 1850 environ– n'étaient pas des moindres. Sur le plan social, ils étaient encore mieux placés puisqu'ils tenaient le pouvoir économique et politique au

---

des dieux, dans la connaissance du bien et du mal'. Telle est la tentation dont ils ont fait et poursuivent l'expérience.", etc., p. 75. "Un examen rudimentaire permet de déduire que la race et la langue ne sont pas partout ni toujours les facteurs déterminants de la nationalité.", p. 76. "Car dans toutes les villes et pays qui, de tous temps, ont été habitées par des Grecs, sans mélange aucun, faut-il dépriver de la nationalité grecque tous ceux qui, en raison de circonstances particulières, parlent arménien [suit une énumération de langues orientales]... ou bulgare?", p. 78. "Quand bien même la langue et la race seraient des composantes de la nationalité, elles n'en sont certes ni les seules ni les plus importantes.", p. 79. En conclusion de ces quelques remarques, Kleovoulos écrit: "Cette formulation est aussi une formation qui est appelée *nationalité*, dont le sceau est social et acquis, conservé comme un trésor ou rejeté au contraire, pour le meilleur et pour le pire, pour le vrai et le faux. La différence dans le degré et la façon dont elle est cultivée est corollaire de la différence des nations et de leur mode de vie.", p. 79. "Par conséquent, la tendance actuelle des peuples à se regrouper en nationalités –si tant est qu'elle est bien conçue– ne saurait signifier un retour de tel ou tel peuple au mode de vie primitif de la tribu originale, mais doit viser au contraire au développement et au progrès dans l'union.", p. 81.

sein de l'Église, dans les milieux scientifiques et dans les réseaux du négoce. À l'abri de toute contrainte extérieure, ils s'étendaient et s'imposaient partout, en particulier dans les centres urbains et la capitale, Constantinople.

Ainsi, de leur point de vue, l'apparition des revendications nationales des Bulgares –et d'autres peuples balkaniques– vint forcément compliquer les choses. Car une telle rupture risquait de les dépriver de leur avantage social d'une part et, de l'autre, elle rendait plus hasardeuse leur lutte contre les Ottomans.

Mais il n'y avait pas que cela. Les Bulgares faisaient partie d'un tout: le slavisme. Leur renaissance nationale pouvait donc éventuellement receler un danger plus vaste. Face à l'unité des Slaves du nord et du sud, les Grecs s'avéraient très faibles, au point que la menace ne concernait non plus leur domination dans l'espace des Balkans méridionaux, mais bien leur propre existence nationale.

J'espère qu'il est clair (pour moi, en tout cas, cela va de soi) que je ne cherche pas à déceler dans quelle présure tout cela relevait du réel ou de l'imaginaire, du vraisemblable ou de l'invraisemblable... Ce qui compte, de mon point de vue, c'est qu'ils y croyaient comme à autant de vérités. L'histoire des consciences à laquelle je me consacre a pour but d'évaluer le poids et l'extension qu'acquièrent les mentalités collectives et non pas de vérifier à quel point elles sont ou non le fait d'une idéologie.

Mais revenons aux données.

Dans ce contexte particulièrement complexe, il fut impossible pour les Grecs d'admettre que ce nouveau tour que prenaient les événements était inéluctable. Car bien sûr, ils n'avaient pas observé la lente genèse de la conscience nationale bulgare dont la prédominance s'affirmait progressivement: son avènement leur parut inopiné, rappelant la naissance d'Athéna sortie toute armée de la tête de Zeus... Naissance étrange donc, qui devait être le produit de quelque déformation, de quelqu'erreur.

Ils estimèrent devoir imputer cet égarement à deux causes essentielles, la première et la principale d'entre elles étant extérieure. Nous savons fort bien que lorsqu'il s'agit d'interpréter un phénomène social difficilement explicable, nous sommes tous enclins à recourir à ce genre d'explication: nous arrivons mal à déceler les germes intrinsèques du changement et considérons comme autant de causes en soi les appuis extérieurs que recherchent ces germes aux fins de prendre racine et de s'épanouir. De même, les Grecs de l'époque n'ont pu concevoir le mouvement des Slaves –qu'il se fût agi du panslavisme ou d'une autre de ses expressions– tel un allié, un étai du nationalisme bulgare. À leur sens, tout cela était le fait d'une intervention étrangère qui désorientait les

Bulgares –gens simples, honnêtes et travailleurs–[11] les entraînant dans la voie de leur propre perte.

La seconde cause évoquée représente davantage d'intérêt dans l'optique de l'histoire néohellénique: plusieurs Grecs en vinrent à considérer que la genèse de la conscience bulgare était due également à leurs propres lacunes. À commencer par le Patriarcat lui-même. En 1874, Constantin Paparigopoulos écrivit:

> Jamais le Patriarcat n'a été confronté à quelque obstacle insurmontable en ce qui concerne l'hellénisation des pays du nord de l'État Osman, par le biais de l'Église et de l'éducation nationale. La chose était non seulement indispensable, mais aussi facile; et cette facilité a duré pendant quelques 400 ans. Nous ne dirons pas que le Patriarcat n'a pas du tout compris sa mission à cet égard, mais il est certain qu'il n'a pas persisté suffisamment et avec l'adresse requise dans l'accomplissement de cette tâche, de sorte que depuis quelques années, la division raciale relève la tête.[12]

Et sans doute Paparigopoulos était-il un des sommets (c'était certes en connaissance de cause qu'il formulait une critique aussi sévère), mais il n'était de loin pas le seul.[13]

---

[11] Les références à l'"ardeur au travail" des Bulgares sont plutôt fréquentes. G. Tsoukalas introduit son second livre, *Ἡ βουλγαροσλαβική, op. cit.*, qui, comme on l'a vu, est un document "à charge", par la dédicace que voici: "Au peuple simple et laborieux des Bulgares, nos bien-aimés frères dans le Christ", p. γ′. Sans doute pourrait-on prêter à cette phrase la valeur d'une exhortation indirecte. Car bien entendu, tant qu'il persiste à se prévaloir d'une telle vertu, l'infériorisé social ne risque pas d'ambitionner un bouleversement radical de l'ordre établi; tout au plus cherchera-t-il à améliorer quelque peu sa condition. Or, traduite à l'échelle des antithèses nationales, cette constatation s'avère particulièrement révélatrice.

[12] *Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἔθνους* [Histoire de la Nation Grecque], Vol. V, Athènes 1874, p. 540. La phrase est reprise inchangée dans la seconde édition de l'ouvrage, Vol. V, 1887, p. 50.

[13] "Si, dès l'avènement de la question bulgare, l'Église s'était empressée de déléguer ses missionnaires (cultivés et judicieux), hommes dévoués au respect de nos pères et à la vertu, n'est-il pas vrai que la question eût été étouffée dans l'œuf? Certes, car il fallait réveiller le sentiment religieux depuis longtemps endormi." Voir Th. Asklipiadès, *op. cit.,* p. 84. Sur ce point, l'appréhension de Vassiadis est différente, en ce sens qu'il prend la défense de l'attitude adoptée par le Patriarcat: "Elle est donc mensongère et absolument injustifiée la calomnie dont fait l'objet la Grande Église, selon laquelle, soi-disant, elle aurait 'maintenu le peuple bulgare dans l'ignorance, cherchant à l'helléniser' [...] Car l'Église n'a-t-elle pas cherché à éclairer par l'éducation grecque ces hommes plongés dans l'obscurantisme? La langue grecque n'est-elle pas reconnue, par les peuples civilisés d'Europe, comme le fondement même de l'enseignement de leurs jeunes? [...] Et eux-mêmes, ne souhaitaient-ils pas être hellénisés? Mais si l'Église n'est pas parvenue à dégager de leur ignorance crasse la majorité

D'autre part, la politique grecque fut-elle aussi mise en cause. Il est un fait que la distinction entre Grecs "autochtones" et "hétérochtones" –c'est-à-dire entre natifs du Royaume de Grèce ou d'ailleurs– était de nature à décourager les sentiments prohellènes de ces derniers et à renforcer les tendances séparatistes. En référence à l'Assemblée Constitutive de 1844 lors de laquelle cette distinction fut officialisée, Nicolas Lidorikis –un homme qui, de même que sa famille, avait joué un rôle considérable sous l'occupation turque et pendant la Révolution, comme aussi dans le Royaume grec– écrira plus tard dans ses mémoires:

> Cette Assemblée [...] procéda aussi à la division de la Nation grecque, façonnant dans sa grande sagesse des hétérochtones et des autochtones. Il ne me paraît pas exagéré de prétendre que cette innovation maudite, la rage mise à vouloir nous séparer de nos frères a eu pour résultat une Bulgarie indépendante et un puissant Royaume roumain. Qui donc des Bulgares ou des Roumains eût-il songé, jusqu'en 1843, qu'il ne fût pas Grec? C'était alors injure que d'oser les qualifier de non-Grecs, tandis qu'au contraire, l'injure consiste aujourd'hui à les appeler Grecs! À l'époque, notre université était fréquentée par des Roumains et des Bulgares et la langue grecque de rigueur parmi les autorités de ces pays.[14]

C'est dans ce complexe idéologique que s'inscrit, à mon sens, la prise de conscience par les Grecs de la renaissance nationale bulgare. Il est certain que je présente les faits de manière schématisée: tout effort de compréhension

---

des Bulgares, ceci est dû à d'autres raisons: tout d'abord, les conditions spécifiques de l'époque [...] et, ensuite, la nature même du peuple bulgare, qui est rude et obtus." Voir *Θρακικός*, *op. cit.*, p. 59.

Il me paraît opportun de rappeler à ce propos qu'en 1814, à une époque où l'hellénisme et la conscience nationale hellénique connaissaient un plein essor, Néophyte Doukas exhortait ouvertement le Patriarche de Constantinople –entr'autres innovations audacieuses– de lancer une campagne d'hellénisation des coréligionnaires des Balkans et de l'Asie Mineure. Voir N. Doukas, *Ἐπιστολὴ πρὸς τὸν Παναγιώτατον Πατριάρχην Κωνσταντινουπόλεως Κύριον Κύριλλον περὶ ἐκκλησιαστικῆς εὐταξίας* [Lettre au Patriarche de Constantinople Cyrille sur le bon ordre ecclésiastique], Vienne 1815, p. 26-27. On notera qu'Ignace de Hongrovalachie qui se chargea de répondre à l'ensemble des argumentations de Doukas, avec l'assentiment du Partriarche, défendit l'attitude réservée de Constantinople à cet égard. Voir *Ἀπολογία ἱστορική*, *op. cit.*, pp. 85-95. Sur le débat entre Néophyte Doukas et Ignace de Hongrovalachie voir P. M. Kitromilidès, "Imagined Communities and the Origins of the National Question in the Balkans", *European History Quarterly* 19 (1989), en particulier pp. 156-159.

[14] *Σελίδες τινες ἐκ τῆς ἱστορίας τῆς βασιλείας τοῦ Ὄθωνος* [Quelques pages de l'histoire du règne d'Othon], Athènes 1898, pp. 104-105.

implique forcément un compromis avec quelque schéma intelligible, distancié de l'événement. J'espère toutefois ne pas me tromper complètement lorsque je considère qu'avant de se traduire en hostilité ouverte contre la conscience nationale bulgare, la réaction de la conscience nationale grecque est passée par quelques-unes au moins des phases que j'ai essayé d'esquisser ci-dessus.

La manière dont la partie grecque a organisé ses revendications à l'égard des Balkans est une autre question, qui se pose d'ailleurs en partie dans une phase ultérieure. Cependant, si l'on examine ce comportement sous l'angle des décennies antérieures, l'on concevra plus aisément la raison pour laquelle certains Grecs ont persisté à croire dans la nécessité de sauvegarder l'intégrité de l'Empire ottoman,[15] ou se sont enquis –ne serait-ce qu'en paroles– des possibilités de réaliser une fédération pan-balkanique:[16] en effet, si l'unité des Balkans pouvait être préservée –quel qu'en fût le prix– les espoirs de conserver certains avantages ou de céder moins de leurs droits nationaux paraissaient plus justifiés.

Vers la fin du XIXe siècle, les antagonismes empruntèrent d'autres voies, pour aboutir à des conflits qu'il ne fut plus possible de résoudre par l'entente, non plus d'ailleurs que par des compromis. De toute manière, où que ce soit dans le monde, jamais un nationalisme n'a pu se réaliser sans donner lieu à des conflits violents avec son voisinage, jamais les adversaires n'ont limité leur champ de bataille à la théorie ou la littérature. Et il en fut de même dans le cas présent: le tribut du passage d'une forme d'organisation sociale à une autre a chèrement été payé par les uns et les autres; il ne pouvait en être autrement.

---

[15] Voir par exemple Dèm. Aristarchis, *op. cit.*, Vol. III, Athènes 1875, pp. 170 s. Bien entendu, les opinions formulées par Aristarchis sont le reflet d'un climat plus général que la recherche n'a pas encore pu cerner du point de vue politique et idéologique. L'étude de A. Alexandris, "Οι Έλληνες στήν ὑπηρεσία της Οθωμανικής αυτοκρατορίας" [Les Grecs au service de l'empire ottoman], *Δελτίον της Ιστορικής και Εθνολογικής Εταιρείας* 23 (1980), pp. 365-404, et surtout 379 s., fait le relevé de plusieurs cas présentés principalement sous forme de biographies.

[16] Th. Asklipiadès, *op. cit.*, p. 77; N. I. Saripolos, *op. cit.*, p. 551 (article sur l'"Histoire de la question gréco-turque", 1879). À ce sujet encore, on soulignera l'absence d'une étude qui soit axée sur la revendication idéologique que recouvre chaque fois la proposition de constituer une fédération. Le rapport de L. S. Stavrianos, *Balkan Federation: A History of the Movement toward Balkan Unity in Modern Times,* Northampton, MA, 1944, surtout le chapitre sur "The First Balkan Alliance System, 1860-1878", en pp. 84-122, ne dépasse pas les limites d'un inventaire diplomatique des efforts faits en ce sens par les gouvernements concernés. Quant à l'étude plus récente de D. Djordjevic, "Projects for the Federation of South-East Europe in the 1860's and 1870's", *Balcanica* I (1970), pp. 119-145, elle ne fournit guère d'éléments en ce qui concerne la partie grecque.

Aujourd'hui où les conflits n'existent plus, je présume qu'il est préférable d'essayer de comprendre plutôt que de justifier ou, *a fortiori*, de juger. Nous ne sommes ni juges, ni avocats. Et dans mon esprit tout au moins, il n'est qu'une seule voie qui puisse permettre de dépasser définitivement les nationalismes: celle de leur compréhension.

Traduction d'Eliane Powels

Université de Crète